

LE VRAI BONHEUR



Alice — Eh, bien ! es-tu heureuse ?
 Gertrude. — Heureuse ! je le crois ! nous nous disputons toute la journée et j'ai toujours le dernier mot.

rappela aucun souvenir. De près, je reconnus Pauline.

Quelle métamorphose !

Ma tante fut affectueuse, — mais très digne.

Pauline voulut être aimable, mais demeura tout intimidée : elle avait dix-sept ans.

Le soir, moins élarouchée, elle s'abandonnait à sa nature exubérante, et nous étions devenus intimes amis. Elle ne m'avait pas gardé rancune.

Madeleine eut un sourire en me regardant. Les mois suivant, on nous fiança.

* *

Aujourd'hui, je témoigne très sérieusement le plus profond respect à Madeleine, — qu'on prendrait volontiers pour ma sœur, — puisqu'elle ne s'est pas contentée d'être deux fois ma tante, et qu'il lui a encore fallu devenir ma belle-mère.

MICHEL N...

IL L'AVAIT VUE

(Pour le SAMEDI)

Il rentra l'air soucieux.

Elle, qui était joyeuse et aimante, en vit un instant qu'il lui était arrivé quelque chose de grave.

Il détourna la tête quand elle voulut, comme d'habitude, l'embrasser.

C'était la première fois qu'il la repoussait.

— "Georges," dit-elle avec anxiété, "dis-moi ce que tu as ? Parle-moi franchement. Mieux vaut connaître la vérité, quelque triste qu'elle puisse être."

Il baissa la tête, resta silencieux quelques instants, trembla et lui dit :

— "Oh ! Fannie, comment peux-tu mentir ainsi ? je sais tout."

— "Tout, quoi ?"

— "Épargne-moi, il est des choses qui sont trop pénibles à dire."

— "Je ne sais ce que tu veux dire ; je n'ai pas à t'épargner. Je veux maintenant savoir ce qu'il y a ; dis-le moi de suite ; quelque calomniateur t'aura empoisonné l'esprit."

— "Je le désirerais ; mais je ne puis douter : j'ai vu. N'ajoute pas l'hypocrisie à tes autres crimes. J'étais là et j'ai vu."

— "Vu, quoi ?" s'écria-t-elle, "qu'est-ce que tu as vu ? Ah ! ça, un de nous deux a perdu la raison ?"

— "Calmez-vous, madame. Je vous ai vue, — vous ma femme, la femme que j'ai tant aimée — alors que vous ne saviez pas que mon regard pesait sur vous. Vous étiez en ville, rue Saint-Jacques, dans la foule. Lui, filait, il était pressé. Vous pouviez à peine le suivre. Vous avez fait des signes — oui madame des signes violents — pour attirer son attention."

— "Seigneur ! est-ce possible ?"

— "C'est ce que je me disais, madame. Vous avez tenu cette conduite sur la rue, en public. Et, lui, tout d'abord ne voulant pas faire atten-

tion à vous, filait toujours. Mais vous avez fini par attirer son regard, il sourit ; et vous êtes partis ensemble."

— "C'est faux ! aussi faux qu'il est possible de l'être."

— "Madame, c'est trop vrai, hélas ! Je vous dis que je vous ai vue. Inutile de nier."

Alors, elle se laissa tomber sur le sofa ; lui, détourna la tête pour cacher son émotion. Les larmes commencèrent à glisser à travers ses beaux doigts effilés ; l'indignation, la colère, et peut-être la honte l'étouffaient. Soudain elle se leva et regardant son mari bien en face elle lui dit :

— "Peut-être, monsieur, me direz-vous son nom à lui ?"

Sans répondre il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et se retournant lui dit gravement :

— "Certainement, madame, je vous ferai cette dernière faveur. C'était le conducteur du char du Windsor No..."

Et il ferma la porte sur lui ; bien lui en prit car pendant que le mécréant se tordait de rire derrière cette porte bouclier, il entendit trois ou quatre potiches venant s'écraser dessus.

FABLES ORIENTALES

LES AVEUGLES ET L'ÉLÉPHANT DU ROI

Dans le pays de Djambouli, il y avait un roi nommé Adaracoukha. Un jour, il dit à un de ses serviteurs : "Parcourez les diverses parties de mes États, ramassez tous les aveugles et amenez-les dans mon palais."

Après avoir reçu cet ordre royal, le serviteur se mit en route, et ayant amené tous les aveugles qu'il avait rencontrés, il les conduisit dans le palais et alla en informer le roi.

Le roi ordonna à son premier ministre d'emmener ces hommes et de les mettre en présence de ses éléphants. Le ministre les conduisit dans l'écurie, leur montra un à un tous les éléphants, et leur ordonna de les toucher. L'un toucha une jambe, un autre l'extrémité de la queue, d'autres le ventre, les flancs, le dos, l'oreille, la tête, les défenses, la trompe. Après leur avoir tout montré, il les ramena auprès du roi, qui leur demanda :

— "Avez-vous vu ou non les éléphants ?"

— "Nous les avons vus complètement," répondirent-ils.

— "A quoi ressemblent-ils ?" demanda le roi.

Celui qui avait touché les jambes dit : "L'éléphant de notre illustre roi est comme une colonne. — Comme un balai, dit celui qui avait touché le bout de la queue. — Comme une branche d'arbre, dit celui qui avait touché le haut de la queue. — Comme une masse de terre, dit celui qui avait touché le ventre. — Comme un mur, dit celui qui avait touché les flancs. — Comme la crête d'une montagne, dit celui qui avait touché le dos. — Comme un large van, dit celui qui avait touché l'oreille. — Comme un mortier, dit celui qui avait touché la tête. — Comme une corne, dit celui qui avait touché une défense. — Comme une grosse corde, dit celui qui avait touché la trompe."

Cela dit, tous ceux qui avaient touché l'éléphant se mirent à se disputer, chacun d'eux soutenant son opinion.

LE ROI ET LE GRAND TAMBOUR

Un roi dit un jour : "Je veux faire fabriquer un grand tambour dont les sons puissent ébranler les airs jusqu'à la distance de dix lieues. Y a-t-il quelqu'un qui puisse le fabriquer ? — Nous ne pourrions le faire," répondirent tous les ministres.

En ce moment arriva un grand officier nommé Kandou, qui était dévoué au souverain et aimait à secourir le peuple du royaume. Il s'avança et dit : "Votre humble sujet peut faire ce tambour, mais il en coûtera de grandes dépenses. — A

merveille !" s'écria le roi. Et aussitôt il ouvrit son trésor et lui donna toutes les richesses qu'il contenait. Kandou fit transporter à la porte du palais tous ces objets précieux, puis il publia en tous lieux cette proclamation : "Aujourd'hui le roi, dont la bonté égale celle des dieux, répand ses bienfaits ; il veut déployer toute son affection pour ceux de ses sujets qui sont pauvres et indigents. Que tous les malheureux accourent à la porte du palais." Bientôt, de tous les coins du royaume, les indigents arrivent, avec un sac sur le dos, en se soutenant les uns les autres. Au bout d'un an, le roi demanda si le grand tambour était achevé ou non. "Il est achevé," répondit Kandou. — "Pourquoi," dit le roi, "n'en ai-je pas entendu les sons ? — Sire, je désire que Votre Majesté daigne prendre la peine de sortir du palais et de visiter l'intérieur du royaume, elle entendra le grand tambour, dont les sons retentissent dans les dix parties du monde." Le roi fit apprêter son char ; il parcourut son royaume et vit le peuple qui marchait en rangs pressés, l'accueillant partout avec des acclamations. "D'où vient, s'écria-t-il, cette prodigieuse multitude ? — Sire, répondit Kandou, l'an passé vous m'avez ordonné de construire un grand tambour qui pût se faire entendre jusqu'à la distance de dix lieues. J'ai pensé qu'un bois desséché et une peau morte ne pourraient propager assez loin l'éloge pompeux de vos bienfaits. Les trésors que j'ai reçus de Votre Majesté, je les ai distribués, sous formes de vivres et de vêtements, aux religieux et aux brahmanes, afin de secourir les plus malheureux et les plus pauvres de votre royaume ils sont accourus à la source des bienfaits comme des enfants affamés qui volent vers leur tendre mère. Ils vous remercient aujourd'hui, et leurs actions de grâces retentissent partout. Les sons du grand tambour n'auraient jamais été aussi loin."

LE SILENCE SAUVE LA VIE

Un chasseur passait sous un arbre après le coucher du soleil. Entendant un oiseau qui gazouillait dans le feuillage, il prit aussitôt son arc, visa l'oiseau et l'abattit.

— "Que le silence est une belle chose ! se dit en lui-même le chasseur ; il est également utile à l'animal et à l'homme. En effet, si cet oiseau avait su se taire il n'aurait pas trouvé la mort."

BONNES AMIES



— Ne trouves-tu pas que Jeanne a réussi à avoir l'air d'un monsieur ?
 — C'est heureux pour elle, car elle n'aurait jamais pu avoir l'air d'une dame.